

La chouchou de Charcot

Premier long métrage d'Alice Winocour, *Augustine* débute par une scène sidérante. Servant à une table bourgeoise, tremblante, la jeune Augustine semble au bord du malaise. A l'extérieur, le tonnerre gronde, les éclairs zèbrent la nuit. Et la voilà soudain qui se jette au sol, tirant la nappe et les plats avec elle, agitée de violentes convulsions sous le regard effaré des convives. On se croirait chez Mary Shelley, aux prémices d'un récit gothique à la *Frankenstein*. Le film ne retrouvera qu'in extremis la fulgurance de cette entrée en matière: dans la séquence où la célèbre hystérique du professeur Charcot, guérite et affranchie, mimera les mêmes spasmes sulfureux devant une autre noble assemblée, celle des savants fascinés de l'Académie des sciences.

Entre ces deux pics cinématographiques, la réalisatrice décrit d'abord minutieusement le triste sort des pensionnaires de la Salpêtrière, mais explore surtout la relation trouble qui se noue entre le médecin autoritaire (Vincent Lindon) et la fille du peuple ignorante dont il fera sa protégée (Soko). Un itinéraire prévisible – d'ou quelques longueurs – que le résumé du film dévoile: «D'objet d'étude, elle deviendra peu à peu objet de désir.»

L'intérêt réside heureusement dans le traitement de leurs rencontres, tout en tension sexuelle sous-jacente, et de l'inversion progressive du rapport de force (qui rappelle *A Dangerous Method* de David Cronenberg). Faisant au fond de l'hystérie une révolte «féministe»



DHARAMSALA

instinctive, le film impressionne aussi par l'engagement total des deux comédiens, ajouté à une atmosphère fantastique l'éloignant de l'académisme des reconstitutions historiques – au-delà de la première séquence, la silhouette noire de Charcot devant les escaliers de sa maison et les crises d'une Augustine «possédée» évoquent *L'Exorciste*. Ce sont là les très estimables qualités d'une œuvre habitée qui, par la mise en scène, parvient à transcender son sujet. MLR

A l'affiche au CityClub à Pully et dès lundi aux Cinémas du Grütli à Genève

POLYNÉSIE • «THE ORATOR» DE TUSI TAMASESE

Ça se passe comme ça aux Samoa

Après le premier long métrage saoudien (*Wadjda*), voici donc l'acte de naissance du cinéma des Samoa, chapelet d'îles perdues dans le Pacifique. Dévoilant un décor et une culture bien plus exotiques, *The Orator* vaut le détour. Vu les préjugés à l'égard des cinématographies lointaines et balbutiantes, encore faut-il préciser qu'il ne s'agit ni d'un reportage du magazine *Géo*, ni d'un film d'auteur aride comme peut parfois en proposer le distributeur Trigon.

Superbement photographié mais préférant aux paysages balnéaires les ciels lourds et une atmosphère moite, le film révèle l'envers de la carte postale paradisiaque: l'intolérance et la violence larvée de rapports sociaux par ailleurs ultracodifiés. La vie aux Samoa obéit en effet à une hiérarchie complexe, l'autorité étant détenue par les chefs de village et de famille – les «orateurs» du titre, qui résolvent les conflits lors de joutes verbales où il importe d'avoir le dernier mot.

Ce statut est convoité en vain par Saili, nain victime des moqueries des membres de sa communauté. Quand la fille de son épouse Vaaiga se retrouve enceinte hors mariage, la honte s'abat sur la famille. Et la mère, autrefois bannie pour la même raison, dépérit de chagrin. Déjà passablement inextricable, la situation est encore compliquée par l'intervention du frère de Vaaiga, qui veut la ramener au village contre son gré, espérant ainsi guérir d'une jambe blessée... Vous avez perdu le fil? Ce n'est pas bien grave, sachez seulement que l'affaire se règlera lors d'un affrontement oratoire au suspense intenable, où Saili devra démontrer son courage. Et si le film étonne autant qu'il fascine, c'est que derrière ces rites étranges sont à l'œuvre des passions humaines on ne peut plus universelles. MLR

A l'affiche aux Cinémas du Grütli à Genève et au Bellevaux à Lausanne.